

conduits par Châlier, entreprirent de vider les prisons par les mêmes moyens. Si les victimes furent moins nombreuses qu'à Paris, c'est que la garde nationale intervint au moment où les massacreurs allaient commencer leur besogne à la prison de Roanne. Mais ailleurs, elle arriva trop tard. Huit officiers du régiment de Royal-Pologne, emprisonnés à Pierre-Scize, attendaient leur liberté après avoir été reconnus innocents. Ils furent arrachés de la prison par la populace qu'encourageait l'attitude louche ou plutôt la complicité du maire Vitet, et égorgés dans la rue. Leurs têtes portées au bout des piques furent promenées par la ville, dans les cafés et exposées aux branches des arbres de la promenade de Bellecour. Cette scène eut un épilogue vraiment grotesque et terrible raconté par Taine. Trois semaines après le massacre, Danton, ministre de la justice, écrivait à son collègue Rolland, pour le prier de faire élargir les officiers qu'il croyait encore détenus à Pierre-Scize : « Car, dit-il, s'il n'y a pas lieu à accusation contre eux, il serait d'une injustice révoltante de les retenir plus longtemps dans les fers. » Sur la lettre autographe de Danton retrouvée aux archives nationales, le commis de Rolland a écrit en note : *Affaire finie.*

Mais Châlier rêvait de plus vastes hécatombes. Dans la nuit du 5 au 6 février 1793, des bandes d'individus sans aucune commission régulière pénétrèrent dans les maisons, et les caves de l'Hôtel de Ville se remplissent de suspects et de mécontents arrêtés illégalement. De ce nombre étaient tous ceux que l'on avait pu connaître des courageux citoyens du quartier du Port-du-Temple et du quai Saint-Vincent, qui, le mois précédent, lors du pétitionnement pour demander la mort du roi, avaient attaqué et mis en fuite les racoleurs de signatures, renversé les tables et déchiré les feuilles de pétitions.